

LE VOYAGE COMMENCE MAL!

par Harry BERNARD

de la Société Royale du Canada



Le camp du lac Ottawa, qu'envahissent
chaque hiver les chauves-souris.

NOUS voyageons cette fois à quatre, en deux canots, ce qui est contraire à nos habitudes. Les circonstances le veulent ainsi. "LES ENGAGES DU PETIT PORTAGE"! dit Madeleine, qui a des lettres. Car une femme nous accompagne, qui est celle de Gaston Campeau, l'un de mes fidèles acolytes. Elle remplace Pierre Scott, empêché au dernier moment d'accomplir le périple annuel et comme rituel du Haut Saint-Maurice.

Qu'une femme nous suive n'a rien d'anormal. Si elle s'accommode de nos manières, accepte de coucher sur la dure et de se laver peu, ne lève pas trop le nez sur des menus aussi abondants que frugaux, elle a chance d'en revenir. Madeleine se propose d'ailleurs de mettre la main à la pâte et aux viandes, ce qui nous reposera d'un ordinaire de gargotte qui maintient le souffle de vie, mais ne flatte pas le palais.

Le cœur me remonte à la bouche, rien qu'à la pensée de ce dîner, sur une pointe inhospitalière du lac Mondonac, dont deux canards bec-scie furent la base huileuse. Il y a de cela plus de trois ans, mais nous ne saurions oublier. Il ne restait plus de chair d'ours, nous étions houlés de brochet, rôti dans la poêle ou bouilli, de macaroni et de crêpes au lard, et décidâmes de nous essayer la dent sur les volatiles tués la veille, une femelle et un jeune du printemps. Si nous survivons pour le regretter, nous ne recommencerons pas. Dans ses parties les plus succulentes, le bec-scie à huppe rouge goûte la grasse rance et le poisson avancé. On n'en mange qu'une fois.

Une femme nous suit, et aussi la littérature. Léo-Paul Desrosiers ne songerait pas aux possibilités de son roman, pour caractériser notre départ sans gloire. Car il mouillait un peu, comme on dit en Normandie et chez nous, le ciel s'attristant dès notre arrivée en forêt, ou à cause d'elle. C'est au moins la troisième fois que des souvenirs littéraires nous assaillent en ce pays perdu, si loin des académies, salons et chapelles d'admiration mutuelle. A l'extrême sud du lac Clair, nous retrouvons l'atmosphère et les paysages d'Adolphe Nantel, transposés dans son ouvrage révélateur: A LA HACHE. Perché sur une falaise de sable blond

et grenu, en bordure de ce même lac Clair, aux proportions de mer intérieure, c'est le camp des GUETTEURS D'OURS, nommé d'après les récits du docteur Edmond Grignon. On chercherait en vain une brochure de dix pages dans nos bagages, mais les livres ne nous laissent pas de paix. Déformation professionnelle, jusqu'à un point.

Nous partons une fois de plus du barrage Gilardo, sur la rivière Vermillon. Cela devient la règle et s'explique. Un chemin conduit jusque là, où passe une auto par beau temps, un "jeep" en tout temps. Il y a aussi en aval trois énormes chutes, qui veulent dire autant de portages échinants. Nous avons assez des inévitables, sans nous en imposer d'inutiles.

L'expédition en est une d'enquête et de recherche. Il s'agit de découvrir passage vers le lac Kawachikamik ou Sincennes, où nous avons séjourné un an plus tôt. On s'y rend en remontant le cours de la Vermillon, empruntant ensuite des lacs en enfilade, sur une distance de quelque soixante-quinze milles, peut-être cent. Mais c'est là une entreprise d'au moins trois jours, à la condition que la température ne se gâte pas.

Au retour, l'année d'avant, nous tentons de traverser la forêt entre les lacs Sincennes et Goulet, dans l'espérance de gagner du temps et plaquer une sente qui resserrera. Les cartes promettaient un trajet de huit milles et demi, en ligne droite et à vol d'oiseau. Il faut savoir ce que ces termes signifient en accidents de terrain, pièces d'eau, ruisseaux et criques, flancs de montagnes, marécage et "muskeg", aulnages et champs de roches, sans insister sur frelons et guêpes à papier, moustiques et mouches noires, brûlots et autres insectes, aussi aimables que sanguinaires, qui rivalisent d'attentions à l'égard des humains. Il fallut trois jours pour parcourir huit ou neuf milles — une trentaine dans la réalité pratique, ce que j'ai raconté ailleurs. (1) Car chaque mille se multiplia par trois ou plus.

Nous ne désespérons pas de trouver un raccourci vers le lac Mondonac, voisin du Sincennes, qui nous épargnera la pénible traverse par la Vermillon, laquelle absorbe trois jours s'il ne plent

pas, davantage quand l'eau du ciel nous tombe dessus. Après étude de la carte, vérification des boussoles et quête de renseignements auprès des familiers de la région, nous choisissons de gagner le lac Ottawa en direction du nord, pour atteindre au lac Croche, ensuite au Salone ou petit Mondonac, qui se déverse dans le grand. La distance paraît honnête sur le papier, cinq ou six lieues à première vue, dont le plus gros à effectuer par eau.

A cause de Madeleine, qui ne saurait porter aussi lourd qu'un homme, notre ami Georges Houle sera de la partie. D'où le second canot, un quatorze-pieds de toile qui ne le quitte guère. L'homme en est un du bois. Il a soixante ans près et boitille d'une jambe, qu'il se cassa dans sa jeunesse. Solide quand même, aguerrri et ne se souciant pas de ses aises, il est apte à "rester" n'importe quand des citoyens mués en coureurs de bois.

J'oubliais le cinquième membre du groupe, une chienne épagneule de six mois, qui entre dans le jeu à la première minute, hume la forêt et s'en délerte, y voit comme un habitat naturel et rendra des services à sa taille. Elle gronde si elle flaire une bête, n'endure pas un mulot dans le voisinage des campements, ne sait rien de l'art de la chasse, mais court d'instinct chercher l'oiseau abattu d'une balle. Dès que nous mettons pied à terre, elle suit sur les talons celui qui bat la marche. Quand nous oublions de la jeter, tirer ou hisser dans le canot, où elle se juche au plus haut des havresacs, elle entre dans l'eau et nage à l'arrière, le nez collé à la pince de l'embarcation. A cause de sa divination, de son bon vouloir, de ses yeux tristes, qui reflètent sa confiante amitié, Madeleine l'appelle Fifine, nom qui risque de lui rester. Elle y répond, comme si elle estimait qu'il lui va comme un gant.

Nous quittons la civilisation pour deux semaines. Nous avons beau comprimer le bagage, il pèse ses deux cents livres, les canots en plus. C'est qu'il faut nourrir quatre personnes pendant quatorze jours, prévoir en marge de poisson et gibier, qui peuvent manquer au mauvais moment. Car l'on ne doit jamais compter sur l'apport de la forêt. S'il se présente à portée de carabine, au bout d'une ligne, on en tire profit.

Que le ravitaillement sur place devienne difficile, ou impossible, on se ratrape sur le contenu des sacs. L'ennui, c'est de porter d'un lac à l'autre, le long des passes où l'on échoue, à travers les marécages plus ou moins asséchés, et pour éviter, sur les rivières rencontrées, les rapides trop hérissés de roches et les chutes bouillonnantes.

A quatre, cela signifie douze banquettes en vingt-quatre heures, ou 180 en une quinzaine. Si, pour quelque raison, nous nous attardons et passons dans le bois deux jours de plus que prévu, la boustifaille ne cesse pas. Si l'appétit vient en mangeant, il se double et triple en forêt. A cause du plein air, de l'activité physique, de la diversion qu'apportent un repas et sa préparation, dans la monotonie des mêmes gestes et des soucis matériels, à longueur de journée.

Qu'apportons-nous? D'abord des conserves, mais solides, sans bouillon ou jus. Même aromatisée, l'eau reste lourde et n'assied guère l'estomac. Des légumes déshydratés, de la soupe en sachets, des pâtes alimentaires et du riz, des oeufs, du fromage qui remplacera la viande à certains jours. Du pain, dans la mesure du possible, et de la farine qui s'y substituera, sous forme de "banique" indigeste. Quant aux légumes nature, des oignons et quelques tomates vertes qui mûriront en route. Deux livres de beurre en boîtes métalliques, qui se garde ferme dans les sacs, tant les nuits de là-bas sont froides et l'air sec, même au soleil. Du bacon et du lard serviront à apprêter le poisson, engraisser le boeuf malgré des réserves de fer-blanc, attirer aussi les jolies souris des bois aux yeux de perle noire et aux oreilles démesurées. Pour dessert, des pruneaux et du raisin sec, peut-être des figues, du miel — remède autant que friandise — auxquels s'ajoutent bleuets, framboises et gueules noires, selon l'offrande du terrain.

Je ne m'attarde pas aux thé et café, lait en poudre, chocolat, saccharine qui pèse moins que le sucre, mais j'insiste sur une honnête quantité de vinaigre, auquel on découvre plusieurs usages. Il aide à avaler le poisson, quand nous en avons jusqu'aux oreilles. Il est d'un secours incomparable pour combattre le confort à rebours qui suit les piqûres de maringouins. On s'en enduit les bras et les jambes, le front, la nuque, et nous en sommes à chercher mieux pour atténuer le feu d'une démangeaison. Je me souviens d'une nuit qui menaçait d'être d'insomnie totale, à la suite d'une poussée d'urticaire dont je ne sus jamais la cause. Seules de vigoureuses applications de vinaigre me redonnèrent calme et paix. J'empestais le cor-

Les engagés du petit portage, deux sur cinq.



nichon à vingt pas, mais je pus bientôt ronfler à la même cadence que les endormis autour de moi.

Incapable de nous suivre, vu les travaux forestiers qui commencent, le guide Edouard Lemieux, mon compagnon de tant de randonnées, vient nous reconduire jusqu'au lac Ottawa. Son "jeep" porte un canot, tandis que celui de Houle se colle du second. Les embarcations ne peuvent entrer l'une dans l'autre, même si leurs dimensions respectives le permettent, à cause des barres transversales. Aussi le problème du transport s'aggrave-t-il, quand s'impose la nécessité de deux canots.

Du barrage Gilardo, qui fait office de pont au-dessus de la rivière Vermillon, une route de deux milles, piquant nord à travers le bois, mène au lac Ottawa. Remplie de hautes mauvaises herbes, de pousses d'aulnes et de trembles dans son premier tronçon, elle se tempère et se civilise après quelques arpentés, présentant dès lors un fond de sable dur où l'on roule à trente milles à l'heure. Des perdrix de savane lèvent, qui se branchent dans les épinettes, et des lièvres détalent devant les véhicules. Même si la nature du terrain permet quelque vitesse, il ne faut pas abuser. Car le risque demeure en permanence, en cette lointaine et giboyeuse contrée, d'arriver nez à nez avec un orignal pesant sa demi-tonne. Une collision serait aussi malsaine pour nous que pour lui.

La route fuit sous les arbres, qui forment une futaie dense et propre, puis à travers de vastes espaces libres, où un régiment manoeuvrerait sans gêne, tant le sol se montre uni et planche, à peine recouvert d'un duvet de végétation. Si l'on poursuivait jadis des opérations dans ce secteur, il en reste peu de traces. Même les souches des conifères sacrifiés pourrissent et disparaissent. On se croirait dans un parc entretenu de main d'homme, qu'animent les oiseaux et les écureuils. On n'y ressent point l'impression d'emprisonnement, d'étouffement, qu'apporte ailleurs la forêt touffue, griffue, tentaculaire.

La route se termine dans une clairière de deux arpents carrés, plus ou moins, où croissent des peupliers clairsemés qui font figures d'arbres d'ornementation. C'est là le site d'anciens chantiers, dont il subsiste un campement de bois rond, utilisé chaque automne par les chasseurs du Club Laviolette, et alentour des ruines noircies, cotées et poussiéreuses, que les ours gourmands déchirent de leurs griffes, dans l'espoir de fournir à manger. Une pointe du lac s'allonge à main droite, qu'on ne voit pas, mais que trahissent une vague odeur d'eau et la luminosité

du ciel bleu, au-dessus des arbres qui masquent la rive.

J'en suis à mon troisième arrêt au camp du lac Ottawa et je sais ce qui nous attend. Prévenus, mes compagnons montréalais ne sursautent pas trop, au parfum de fumier pourri qui les accueille. Car les chauves-souris du voisinage, qui se comptent par milliers, ont l'habitude louable d'hiberner chaque année à l'intérieur. Les premiers humains qui se présentent, l'été ou l'automne, n'ont d'autre alternative que de se résigner à un ménage en règle. Car les sales bestioles, de nuit comme de jour, pendant des mois, s'évertuent à recouvrir de fiente, avec ensemble et un ardeur qui jamais ne se démentit, le plancher et les meubles, le poêle de drave aux coins ornés d'anneaux d'acier, le bois de chauffage, l'évier et la tablette du mur où s'empile la vaisselle.

Le voyage s'annonce mal, car il recommence de pleuvoir. Malgré le clair matin et le soleil qui présageait mieux. Quand le ciel se morpionne sur l'heure du midi et que de gros grains s'écrasent ça et là, avec une lenteur qu'on dirait calculée, il y a lieu de craindre une ondée de durée. S'il tombe de l'eau pour la peine, nous ne partons pas, et la perspective nous sourit peu de séjourner chez les souris-chauves. Plutôt que de nous épuiser en regrets stériles, nous entreprenons de nettoyer. Porte et fenêtres ouvertes, qui permettent un bienfaisant courant d'air, chacun balaye, gratte, ramasse les crottes à la pelle. L'odeur fienteuse tient, que nous essayons de chasser en aspergeant les lieux de DDT, puis nous mettons du sucre à brûler sur le poêle chaud, dans l'espoir que sa fade senteur de caramel, mêlée à celle de l'insecticide, contribuera à ramener une ambiance respirable.

Madeleine, qui revient du lac avec un chaudron rempli d'eau, jette un cri d'alarme :

(Suite à la page 6)



- et vous allez avoir un
Browning



Vous serez fier de posséder un Browning! Fabriqué en Belgique par des maîtres armuriers. Acier fin et bois fini main pour assurer fonctionnement et équilibre parfaits, précision absolue. Voilà quelques-unes des raisons pour lesquelles Browning est la meilleure marque d'armes sportives.

Browning
FUSILS DE
CHASSE à CANONS
SUPERPOSES
EN STOCK

Calibre 12, canons de 29½", full choke et modifié. Calibre 12, canons de 26" ou 28", skeet bore. Calibre 20, canons de 26" ou 28", full choke et modifié. On peut obtenir d'autres calibres ou longueurs de canons et des modèles de luxe sur commande spéciale.



Division des articles de sport, CP-6
John Inglis Co. Limited,
14 Strachan Avenue,
Toronto, Ontario.

Veuillez m'envoyer votre catalogue gratuit de 16 pages Browning.

Nom _____
(en lettres moulées)

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

**LE VOYAGE
COMMENCE MAL**

(Suite de la page 5)

—Attention! les coureurs de bois! Ne sortez pas sans voir, écouter et vous mêler!

—Que se passe-t-il?

—Bête puante...

—Où?

—Sous votre nez.

Une mouffette blanche et noire, à livrée caractéristique, longe la façade de la cabane de bois rond, passe devant la porte ouverte sans lui accorder un regard, continue son chemin par une sente étroite à travers les herbes, portage à sa taille. Nous jugeons heureux qu'elle nous traite avec dédain, ne s'avisant pas d'ajouter sa puanteur à celle que chacun s'applique à chasser. Si l'abondance de biens ne nuit pas, il n'en va pas de même de la multiplicité d'exhalaisons putrides et miasmes.

Pendant que Madeleine prépare le gaculeton, nous regardons choir l'eau du ciel. Soudés en une immense pièce de toile grise, les nuages cesseront-ils d'arroser les entours? Les prédictions se suivent: se dissiperont, ne se dissiperont pas! Même chez les moins sombres, l'espoir haïsse. Une violente averse s'épuise d'elle-même, mais la pluie fine dont nous jouissons ensuite, lente, non pressée, peut s'éterniser à l'infini. Postés aux fenêtres sans carreaux, décrochés pour permettre la lutte de l'air frais contre l'oxygène vicié, les hommes émettent des opinions où l'optimisme se glisse sans conviction.

—Mettez au moins la table, invite la ménagère.

—Pourquoi pas?

—Cette table que j'ai lavée et dérotée, ce qui est le terme juste!

Nous mangeons sans entrain, dans une atmosphère d'abattement. Lemieux regarde vers l'ouest et hausse les épaules. Inutile de dire ce qu'il pense. Houle se tient penché sur son assiette et les autres l'imitent. L'évidence s'impose, de plus en plus avec l'heure, que le ciel va pleurer sur nous jusqu'au lendemain, ou davantage.

Après une dernière cigarette, Lemieux annonce qu'il repart pour le poste du Chapeau de Paille, où il a pied-à-terre. Il travaille de ce temps pour la "Consolidated", ou "Consolidated Paper Corporation", mais il se remettra dans quelques jours à marcher le bois pour le compte de la Compagnie Crête, des Piles, qui assume à son habitude, pour la prochaine saison, la responsabilité de la pitoune à couper. A travers la forêt, il plaquera les chemins qu'emprunteront les sous-entrepreneurs et leurs équipes.

Il essaye, revêtant son ciré, de ranimer les esprits.

—Sur le lac Ottawa, vous courez la chance de voir des orignaux et des ours. Là-bas, sur le lac Croche, les orignaux ne sont pas plus farouches que des vaches à l'herbe. On en voit dans chaque baie, qui mangent à l'eau leurs carottes de clageux. Vous avez vos cartes et la boussole?

—Il ne manque que le soleil.

—Vous n'aurez pas de misère. Au bout du lac, passé la deuxième île, vous arrivez droit sur le portage qui mène au lac Croche. Quand vous aurez fait quatre ou cinq arpents, prenez le crique à votre gauche et remontez-le jusqu'au

bout, ce qui vous épargnera du marchandement. Vous ne pouvez pas vous tromper et Georges connaît cette partie du trajet.

Il exprime le regret que j'attendais:

—Ça me chicote un peu de ne pas vous suivre. Rien que j'aimerais mieux. J'ai été cent fois au lac Croche, mais pas plus loin. Ça m'intéresserait de savoir ce qu'il y a de l'autre côté. Vous prenez par la longue baie à gauche, celle que je vous ai montrée sur la carte, dans la direction du lac Salone. Il y a un ruisseau ou un crique, qui se décharge au bout de la baie, mais pas de portage qui va par en haut. Faudra vous tracer un chemin. A trois hommes, j'suis pas inquiet pour vous autres.

—La pluie, dit Campeau, va grossir les criques, huiler les portages de boue collante, mouiller l'herbe et la feuille, rendre le "muskeg" impassable...

—Un crique qui roule de l'eau vaut mieux qu'un crique à sec.

—D'accord, mais s'il faut marcher jusqu'à la ceinture dans la feuille trempée, j'annonce que je démissionne.

—Il y a des fois que ça ressoie vite. S'il vente un peu, vous aurez pas le temps de vous rendre au bout du lac que le bois sera séché.

—Ce que nous savons déjà, du premier au dernier, mais il ne semble pas possible, avec un temps pareil, de ne pas se lamenter.

Lemieux parti, nous reprenons nos postes d'observation et n'observons rien. Il ne pleut pas que pour nous, mais pour la nature entière. Pas un oiseau ne se montre, ni une bête à quatre pattes. De la porte du camp, nous fusillons à la .22 des bouteilles vides qu'un brave va suspendre, malgré le ruissellement, aux branches grêles des peupliers transis. Mais le jeu ne dure pas. Arrive l'heure du souper et la pluie tient bon. Elle tombera pendant la soirée, la nuit, jusqu'au lendemain matin vers les quatre heures.

A cause des moustiques, attirés par notre chaleur et la lumière de la lampe, nous replaçons les fenêtres dans leurs cadres. L'eau ne décourage pas les satanés insectes, qui foncent sur nous, comme dit Houle ou un autre, leur moteur grand ouvert. Chacun s'escrime contre les premiers assaillants, puis nous saturons de DDT le tour de la porte, ce qui garde à distance les bataillons de renfort.

Le lendemain, le soleil se lève barbouillé de nues, la lèvres sûre, tel un homme qui dessoufle. Il nage encore dans l'eau. Une heure plus tard, il s'est essuyé le visage. Il peigne ses rayons et resplendit comme aux premiers jours de la création. Il paraît si jeune qu'il faut un effort pour se le représenter vieux comme le monde.

Nous lèverons le camp en vitesse, après le récurage des ustensiles, le ficelage des sacs de couchage, les autres attentions que requiert le bagage. Nous avons dormi sur des sommiers fatigués, veufs de matelas, qui s'affaïssaient aux mauvais endroits, et nous sentons plus moulus, écreintés et las que la veille. Campeau remplace son épouse au poêle, dans l'intention de nous gaver de galette de sarasin, ce qui économisera le pain. J'apporte ma contribution à la table sous forme de bleuets frais, non pas humides de rosée, mais lavés de pluie nocturne. Il s'y mêle des gueules noires et quelques framboises, dont aucune ne goûtera la punaise. L'eau du ciel a cela de bon qu'elle purifie.

(Suite à la page 7)

L'industrie de la pêche a besoin des marchands détaillants

"L'industrie de la pêche n'a jamais eu autant besoin des marchands détaillants que dans le moment présent", disait le Dr Arthur Labrie, sous-ministre du département provincial des Pêcheries et représentant de l'Hon. Dr Camille-E. Pouliot, ministre, dans une causerie qu'il prononçait, il y a quelques jours, devant les membres de la division des vivres de l'Association des Marchands Détaillants, lors de son 43ème congrès général à bord du S.S. Tadoussac. "Cette étroite collaboration, de continuer le Dr Labrie, est devenue primordiale du fait que nos marchés d'exportation de poisson sont devenus aléatoires et très difficiles en raison de la crise du dollar et d'une trop forte compétition des viandes dont les prix vont sans cesse diminuant."

Le sous-ministre a félicité chaleureusement l'Association pour son initiative d'avoir organisé l'école de formation des commis-poissonniers en collaboration avec le ministère provincial de l'Industrie et du Commerce et le Département provincial des Pêcheries. "Il ne s'agit pas de vendre le poisson par sympathie ou par patriotisme", d'ajouter le Dr Labrie, "mais bien sur une

base d'affaires grâce à un bon équipement et à des connaissances techniques adéquates; de cette façon, on réussirait à vendre du bon poisson six jours par semaine et toute collectivité en profiterait, pêcheurs, commerçants, détaillants et consommateurs. Le poisson est une denrée très nourrissante et relativement peu coûteuse et les ménagères de notre province ne demandent qu'à en acheter. Les efforts accomplis ces dernières années pour améliorer les conditions de vente le prouvent. On a constaté une plus forte demande des produits de la mer. Si l'on réussissait à augmenter la consommation du poisson au pays de deux ou trois livres par personne par année, les résultats seraient déjà des plus enviables. Il faudrait, toutefois, doubler cette consommation en vue de rendre cette vaste industrie vraiment indépendante et florissante. Pour ce faire, l'industrie de la pêche a besoin des marchands détaillants qui peuvent facilement répéter, comme le disait si bien le président national du Conseil Canadien des Vivres, M. Breaux, ce qu'ils ont fait pour la viande de porc en boîte ou d'autres denrées: se donner la main pour résoudre ce problème."

Les braconniers perdront leurs armes

Une décision vient d'être prise par le ministre provincial de la Chasse et des Pêcheries, le Dr C.-E. Pouliot, en vue de mettre fin aux déprédations nocturnes des braconniers. Le ministre a donné instruction aux officiers de son Département de la Chasse de saisir tout engin de chasse ayant servi à

la commission d'une infraction, en vertu de l'article 71 (1) des Lois de Chasse et de Pêche de la Province de Québec.

Le ministre de la Chasse considère qu'il y a beaucoup trop de chasseurs consciencieux et honnêtes pour tolérer de tels abus de la part d'une infime minorité de chasseurs sans conscience qui, par leurs déprédations nocturnes, privent les honnêtes gens de leur part de gibier.

Depuis l'ouverture de la chasse, 75 causes d'infraction ont été entendues pour chasse illégale du chevreuil avec lumière à projection (jack). On a même arrêté récemment un membre de club et son gardien qui chassaient la nuit à l'aide d'un projecteur. Ils furent condamnés à \$200 d'amende.

"En prenant cette décision, de déclarer: l'hon. Dr Pouliot, je suis heureux de donner raison aux chasseurs honnêtes qui m'ont demandé de protéger le gibier pour ceux qui savent en user modérément et légalement durant la période permise. Nous avons émis cet automne au delà de 150,000 permis de chasse, et chacun de ces permis doit être considéré comme une carte de rationnement qui doit assurer une distribution équitable du gibier."

HARRY BERNARD.

LE VOYAGE COMMENCE MAL

(Suite de la page 6)

Des geais du Canada, gris ardoise et curieux, affamés, viennent de nous repérer. Ils s'approchent d'arbre en arbre, d'une branche à l'autre, avec d'engageantes attitudes qui laissent entendre leur désir de déjeuner à nos dépens. Ils ne demandent que nos restes, qu'ils partageront avec des fauvettes. Plus craintives qu'eux et moins effrontées, celles-ci se refusent cependant à fuir devant leurs menaces. Elles estiment qu'une part du butin leur appartient et travaillent du bec avec ardeur.

Le voyage commence mal, qui continuera de même.

(1) "Portages et Routes d'Eau en Haute-Mauricie", 1 vol. Trois-Rivières, 1953.

Ça doit être un Browning



Dans la salle de tir comme en plein air, un Browning vous donne confiance en votre habileté, parce qu'il est fabriqué avec précision à l'aide de matériaux de qualité. Vous serez fier de votre Browning, la meilleure marque d'armes. Informez-vous chez votre marchand d'articles de sport.



Browning
FUSILS DE CHASSE
AUTOMATIQUES
EN STOCK

Calibres 12 et 16,
canons de 29½", full
choke. Le magasin
de 5 cartouches peut
être obstrué pour vous
conformer aux règle-
ments locaux. Vaste
gamme de spécifica-
tions spéciales, sur
commande.



Division des articles
de sport, 27,53-3
John Inglis Co. Limited,
14 Sturges Ave., Toronto, Ont.
Veuillez m'envoyer votre catalogue gratuit
de 16 pages Browning.

Nom _____
(en lettres moullées)

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____